

Un obstacle important

Gérard Muller

(1 930 mots)

Si je vous écris aujourd'hui depuis ma terrasse, c'est que je me remémore les moments passés ensemble ici même. Vous souvenez-vous de ces soirées d'automne où l'odeur de mes jasmins accompagnait le crépuscule naissant ? Vous disiez alors que la nature entrait en résonance avec notre amour, que nous ne faisons plus qu'un avec elle, et que rien ne pouvait nous séparer. Hélas, le temps et son effroyable mécanique ont fait leur œuvre funeste. Il a suffi d'un rien, d'un grain de sable pour enrayer notre union, à l'instar d'une minuscule tache qui souille une nappe immaculée.

Mais je désire ce soir ne me souvenir que de nos bons moments, car mes fleurs me rappellent votre présence. Puis-je vous avouer que vous leur manquez, qu'elles vous regrettent en émettant des fragrances encore plus subtiles, plus vaporeuses, plus éthérées ? J'en serais presque jalouse, tant elles me snobent lorsque je les oublie, et qu'elles se réveillent lorsque je pense à vous !

Tiens, la lune fait une timide apparition, comme le jour où vous m'avez déclaré votre amour. Serait-elle aussi en manque de votre présence ? Me lancerait-elle un signe pour que nous nous retrouvions sous son halo bienveillant et protecteur ? Je veux bien le croire, et c'est pourquoi j'ose écrire cette missive, comme une bouée que je vais jeter à la mer.

Nous avons pourtant juré de ne plus correspondre, même par email, mais, que voulez-vous, une force nouvelle a surgi des profondeurs de mes entrailles pour braver notre promesse. Tout mon être vous réclame, toutes les cellules de mon corps vous implorent. Je suis en manque. Je suis en manque de vous.

Aussi je vais poster cette lettre demain matin, comme je jetterais un message dans l'espace sidéral, en espérant qu'un miracle se produise, en espérant aussi que vous me répondiez.

En souvenir de tout ce que nous avons partagé et avec toute la force de mon amitié.

Françoise

Ma chère amie. J'ai longuement hésité à vous répondre. Une promesse est une promesse ! Mais quelque chose en moi a commencé à fissurer le mur de mes certitudes et à finalement briser le rempart dont j'avais entouré notre serment.

Vous dites qu'un grain de sable s'est mis en travers de notre chemin. Je parlerais plutôt d'un énorme galet, d'un récif assez volumineux pour obstruer le cours de notre amour. Celui-ci ne pouvait plus s'écouler naturellement. Il était obligé de contourner à l'infini cet obstacle insurmontable. Après l'aveu que vous m'avez fait, comment aurais-je pu continuer à vous fréquenter, à dialoguer tendrement avec vous, à passer tranquillement nos soirées ensemble ? Votre confession aurait sans aucun doute entravé toute tentative de rapprochement, elle aurait été omniprésente et aurait, finalement, gâché l'image du chemin que nous avons parcouru tous les deux, la main dans la main.

Laissez-moi seulement me souvenir de nos premiers jours, de cette rencontre aussi inespérée que fusionnelle, de cette eucharistie intellectuelle et sensorielle qui a accompagné nos débuts. Comme vous le dites, nous n'étions plus qu'un, qu'une seule âme, qu'une seule émotion et qu'une seule sensibilité. Nos esprits s'accordaient à l'unisson, comme dans un orchestre où tous les instruments entrent soudain en harmonie devant un public qui vibre de plaisir. Et puis, l'inconcevable est arrivé pour tout engloutir dans le gouffre de l'impossible.

Vous revoir ? J'en suis incapable. Encore une fois, laissez-moi vivre en paix avec nos souvenirs, plutôt que de tenter une utopie qui, vous le savez très bien, tient de l'irréalisable.

Trouvez ici la nostalgie de notre passé et quelques restes de l'union qui nous habitait.

Pierre

Cher Pierre. Je n'espérais plus cette missive. Lorsque j'ai découvert l'enveloppe dans ma boîte aux lettres, une vague d'émotion m'a submergée. Je n'ai pas osé l'ouvrir tout de suite, bien que tout mon corps me suppliât de le faire. J'essayais d'analyser le contenu de votre réponse au travers de votre écriture. Était-elle nerveuse, passionnée ou indifférente ? Comme aucun indice n'a pu me mettre sur la voie, j'ai décidé, dans un réflexe nerveux, d'ouvrir l'enveloppe et de découvrir enfin votre texte.

Vous dites qu'un énorme rocher s'est mis en travers de notre route. Pour ma part, je ne vois qu'une petite pierre dont nous aurions très bien pu nous accommoder. Vous faites une montagne d'un monticule à peine plus haut qu'une motte de terre ! Et si votre amour était aussi fort que le mien, vous auriez dû facilement contourner l'obstacle. Tout est affaire de volonté dans la vie, même l'attachement, ne pensez-vous pas ?

Mais je ne veux voir dans ce message que des choses positives : vous m'avez répondu ! Vous avez, avec ce geste, réveillé les braises qui se consumaient en moi, vous avez remis des bûches dans le foyer de notre union, et sa flamme s'est ravivée dans mon cœur. Non Pierre ne m'a pas oubliée ! Pierre se souvient encore ! Pierre est toujours là, près de moi avec cette lettre qui a conservé votre odeur et dont je me nourris en la relisant encore et encore !

Je crois même deviner, entre les lignes de votre texte, des indices qui me remplissent d'une nouvelle espérance. Le choix de vos mots, la tournure de certaines phrases, la façon dont vous laissez des choses en suspens, me laissent à penser que vous seriez prêts à me rejoindre une fois de plus sur cette terrasse où je vous attends tous les soirs. Les ondes de nos discussions passionnées, de notre connivence de tous les instants, résonnent encore sur le feuillage des rosiers qui m'entourent. Leurs pétales vibrent toujours au souvenir de votre voix si chaude et si enflammée, lorsque nous échangeons sur la littérature, lorsque nous partageons notre passion pour Blaise Cendrars, les cantates de Bach ou les Nymphéas de Claude Monet.

Aussi est-ce dans l'espoir d'une réponse que je vous envoie cette nouvelle bouteille à la mer. Je me satisferais de quelques mots, quels qu'ils soient, mais de grâce, Pierre, répondez-moi.

Votre amour toujours aussi présent.

Françoise

J'ai encore une fois renoncé. Renoncé à ne pas vous répondre. Qu'avez-vous déposé sur votre papier pour que je sois ainsi ensorcelé par vos mots. Quel élixir avez-vous subtilement répandu entre les lignes ? Je suis faible. Trop faible.

Que vous dire ? Que nous avons un réel différent sur la taille de l'obstacle qui a détruit notre union. Vous parlez d'une motte de terre lorsque je vois un énorme rocher ! Affaire d'appréciation ou problème dont les origines sont enfouies au plus profond de nos êtres ?

Peut-être suis-je vieux jeu ? Que mon éducation a imprégné mes cellules à jamais ? Que je ne pourrais jamais accepter ce que vous m'avez avoué, lors de notre dernière soirée sur votre terrasse, entourés par les fleurs que vous aimez tant ?

L'idée même de partager le plus petit baiser sur votre bouche me révolte. Que dire du reste ! Rien que d'imaginer la scène provoque en moi des vagues de convulsions qui se fracassent sur les récifs de ma conscience.

Alors, reprendre nos échanges platoniques, perpétuer nos discussions passionnées me paraît toujours aussi impossible. La confiance que vous m'avez faite, la confession

improbable se mettrait une nouvelle fois entre nous et gâcherait jusqu'au souvenir de nos soirées passées.

Non, croyez-moi, c'est au-dessus de mes forces et, certainement, contre-productif !

Alors, restons-en là. Restons sur ce dernier échange, je vous en supplie.

Je garderai jusqu'à la fin de mes jours, le souvenir de vos yeux si transparents.

Pierre

Mon amour, il est temps que je vous fasse un nouvel aveu : l'obstacle qui vous paraissait impossible à surmonter a été supprimé. Comment ? Très simplement ! Je vous le montrerai et le prouverai dès que nous nous reverrons. Car, j'en suis sûre maintenant, nous nous reverrons. C'est juste une question de jours.

Je peux imaginer le choc émotionnel que provoque cette nouvelle confiance dans votre esprit. Une petite révolution copernicienne, sans l'ombre d'un doute. Je vais alors vous laisser le temps de vous faire à l'idée, en espérant que le premier réflexe d'aversion soit vite remplacé par un sentiment plus ouvert ; voire une acceptation pleine et entière.

Sachez que de mon côté je suis prête à vous recevoir et à vous offrir ce que vous attendez depuis si longtemps. J'y mettrai toute mon âme... et bien plus encore !

Pensez simplement à nos soirées passées, à nos discussions passionnées, à nos effleurements sensuels, pour vous aider à accepter ma proposition. Pensez aussi aux rêves que vous avez fantasmés en mon absence, ils devraient aussi vous aider.

J'appréhende notre future rencontre et, en même temps, je l'espère de tout mon cœur. Je vais compter les jours avant nos retrouvailles et, tous les matins, je vais guetter mon ami le facteur, espérant qu'il m'apporte enfin la missive que j'attends.

À vous de jouer car vous avez toutes les cartes en main, si je puis m'exprimer ainsi.

Votre amour encore plus présent et impatient.

Françoise

Un véritable choc émotionnel ! Le mot est juste ! Il m'est difficile de vous décrire les sentiments qui ont accompagné la réception de votre dernière lettre. Je suis passé par toutes les phases du deuil : la colère a fait place au déni, la dépression à la négociation avec moi-même, pour enfin aller vers une acceptation qui n'est pas encore totalement définitive.

Avouez tout de même que votre propos n'est pas d'une clarté aussi limpide que la petite fontaine qui coule dans votre jardin ! Je me perds un peu en conjectures sur la suppression dont vous parlez. J'imagine quelque chose, sans savoir si celle-ci est aussi simple et, surtout, je me demande ce que vous avez entrepris au-delà. Je vous prie de bien vouloir excuser ma trivialité, mais il est, en la matière, des détails très importants. Je suis sûr que vous me comprenez.

Aussi, pouvez-vous me donner un peu plus d'information, afin que je me fasse une idée et que je puisse matérialiser l'affaire, si j'ose l'appeler ainsi. En l'état, je reste encore dubitatif, même si un petit coin de ma cervelle me pousse à aller vers vous.

Dans l'attente de votre réponse et en espérant qu'elle puisse me convenir, je vous embrasse.

Pierre

Pierre, je vais aller droit au but. Comme je vous l'ai avoué au cours de cette fameuse soirée et alors que vous deveniez de plus en plus entreprenant, j'étais une femme transsexuelle. J'avais un corps de femme, mais je possédais aussi un pénis. Un petit pénis, mais un attribut bien masculin, sans l'ombre d'un doute.

J'ai décidé, il y a maintenant un peu plus de quatre mois, de me faire opérer et de remplacer ma verge par un vagin. L'acte chirurgical a été plus facile que prévu, car mon corps possédait aussi les fondements d'un sexe féminin. Me voici donc maintenant totalement femme, même si je ne peux pas avoir d'enfant. Mon apparence a même changé, et des rondeurs se sont ajoutées à la métamorphose qui, j'en suis sûre, vous comblera.

Vous dire que tout ceci a été simple, que je n'ai pas souffert dans mon corps et mon âme, serait un euphémisme. Aujourd'hui, avec le recul, j'ai totalement accepté ma transformation, et je me sens du genre féminin plus que jamais.

Alors, je vous attends, en espérant que ma trivialité ne vous ait pas choqué et que vous puissiez mettre vos derniers préjugés dans le placard avec les restes de votre éducation révolue.

Pierre, je vous attends de tout mon cœur.

Françoise

Françoise, mon amour. J'arrive demain soir, à l'heure habituelle.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

Votre Pierre

Les pages blanches ... Annick SB

(1704 mots)

« Cher Monsieur Inconnu,

J'ai l'honneur de vous convier à un rendez-vous particulier car il me semble que vous seul pourrez en saisir la portée...

Je m'explique en quelques phrases que je n'espère pas trop sibyllines :

Il m'est et m'a toujours été insupportable de ne pas savoir qui était le soldat enterré sous l'Arc de Triomphe.

Je ne vois d'ailleurs dans cette sépulture ni triomphe ni gloire mais plutôt le parfum du fracas et l'attente du Ciel.

Mon film préféré est « La vie et rien d'autre de Bertrand Tavernier » ; j'espère que vous aimez également ce chef-d'œuvre cinématographique.

Je ne vous connais pas, mais je pense toutefois que vous prêterez à cette lettre toute l'attention et le sérieux que réclame cette affaire.

Pardonnez cette intrusion soudaine.

Je voudrais vous serrer dans mes bras comme on serre un enfant écorché, comme on presse un vieillard qui sait qu'il ne reviendra pas quand l'ambulancier l'emporte, comme on calme le petit cœur tambourinant de l'oiseau tombé du nid et celui du chien apeuré sous le bâton du bourreau.

De l'importance de la caresse...

Pour ce qui vous concerne, il s'agira de caresser la mémoire pour la faire vibrer.

Pardonnez, oui, cette intrusion soudaine dans votre boîte à lettres.

Un besoin impérieux me pousse à ces confidences et je suis trop âgée pour me déplacer et tout vous expliquer de vive voix.

Je compte sur vous pour honorer Les Mémoires, La Grande Histoire et ne pas faire taire la mienne, si petite soit-elle.

Je compte sur vous pour me rejoindre...

Votre patronyme m'a donné envie de vous convier à une réunion exceptionnelle, pour que nous puissions, entre Inconnu et si le cœur vous en dit, assembler nos imaginations et noircir ensemble quelques pages blanches pour faire renaître la courte vie de ce soldat tristement célèbre.

Je vous invite donc le jeudi 28 janvier 2021 à partir de 10 heures, dans la salle des fêtes de Pierrepont à Saint-Vaast-la-Hougue à côté de Cherbourg pour célébrer le précieux choix de mon ancêtre et les cent ans de l'inhumation du Soldat Inconnu.

Espérant vraiment votre présence, non pour ressusciter l'Inconnu, mais juste le reconnaître et le faire renaître...

Bien à vous...»

...

Quand on lui tendit l'enveloppe bleue, il hésita entre turquoise ou ciel. Il aimait la précision sémantique et fut contrarié de ne pas trouver immédiatement la réponse à cette question envahissante. Penser qu'il avait perdu la notion des couleurs le remplit d'une immense tristesse et il se réfugia dans sa chambre.

Où était le ciel, se demandait-il souvent ?

Avait-il déjà reçu une enveloppe de cette couleur, de cette forme, de cette taille ? Même s'il ne reconnaissait pas l'écriture, une pensée lui traversa l'esprit.

- Et si c'était elle ?

Au dos de l'enveloppe, il n'y avait pas d'adresse.

Il soupesa le pli en le plaçant délicatement sur la paume de sa main puis le posa sur la petite table de chevet et s'allongea sur le lit.

La chambre était grise comme l'étaient ses rêves ; il n'avait pas le courage d'aller plus loin. Depuis le départ de sa femme, la déprime le plombait et l'enveloppe ne fit que raviver son chagrin. Il refusa donc de l'ouvrir le jour même.

...

C'est un matin du mois de mai qu'elle s'était décidée à leur écrire. L'idée lui avait traversé l'esprit en voyant des œillets chez la fleuriste. En rentrant chez elle, elle avait cherché une vingtaine d'adresses sur les pages blanches de l'annuaire et son projet avait mûri une semaine durant.

Les *Inconnu* existaient et avaient une demeure.

...

Quand la concierge de l'immeuble lui tendit la pile de courrier qu'il avait reçu depuis un mois, il vit immédiatement au-dessus du tas, qu'une enveloppe sortait de l'ordinaire. Elle était violette et il ne se souvenait pas en avoir vu de semblables depuis le collège. Il était pressé de l'ouvrir et de la lire malgré la fatigue et le décalage horaire ; après un mois de voyage il se demandait qui lui faisait cette belle surprise d'une lettre colorée. Il ne reconnaissait pas l'écriture, mais une pensée idiote lui traversa l'esprit :

- Et si c'était une blague de ses copains de fac qui en avaient marre de le voir prendre l'avion si souvent ?

Avant de se décider à ouvrir l'enveloppe, il écrivit quelques SMS et attendit les réponses en se préparant un thé à la bergamote.

...

Elle plia la dernière feuille délicatement, en tremblant, et hésita avant de la mettre dans l'enveloppe. Elle était fatiguée ; il était tard. Tout cela était peut-être vain, elle y pensa bien sûr, mais c'était plus fort qu'elle : elle se sentait en mission en ce mois de mai débutant.

Elle avait suivi tout un rituel en recopiant ses invitations.

D'abord visionner une fois encore ce grand film.

Puis, faire tourner un vinyle de Satie sur son électrophone.

Ensuite s'asseoir à son petit bureau et contempler le vase en cristal où s'emmêlaient les tiges des premiers œillets tricolores achetés la veille chez Olga, la fleuriste.

Ouvrir le recueil de poèmes d'Aragon et murmurer lentement « La guerre et ce qui s'ensuivit. » en retenant ses larmes.

Poser un châle en mohair sur ses épaules.

Attendre de se réchauffer un peu.

Puis ouvrir le tiroir, sortir le stylo plume.

Vérifier l'encre de la cartouche.

Étaler les feuilles blanches et un buvard.

Enfin, recopier scrupuleusement le brouillon rédigé la veille.

Puis, fermer les yeux et se laisser bercer par la satisfaction du devoir accompli.

Elle se demanda tout à coup s'il fallait signer ou ne pas signer les lettres.

Elle n'avait pas fermé les enveloppes par précaution.

C'était la décision la plus embarrassante à prendre.

Elle hésitait.

Écrire ou ne pas écrire la date ?

La notion de temps était toujours pénible en fait !

Surtout à son âge.

Certains mots la troublaient depuis tant d'années : inconnu, anonyme, patronyme, choix, soldat, guerre, amoureux, mémoire...

Ils la mettaient tous vraiment mal à l'aise.

Elle se sentait habitée par un regret immense, presque éternel, une tristesse étrange, indomptable, une peine cruelle et douce à la fois. C'était la beauté du manque qui titillait son esprit.

Manque d'amour, manque d'enfant, manque de vérité...

Avec ces lettres, elle repoussait les limites du raisonnable pour tenter d'entrer dans un monde parfait et totalement maîtrisé, un monde d'union, de partage ; un monde d'espérance ; un monde de Paix où elle aurait choisi son destin.

Elle se sentait pourtant si farfelue, si libre...

D'une certaine manière, elle aurait voulu arranger les choses, transformer l'inconnu.

Elle désirait modifier la donne et changer le temps pour comprendre et apprendre.

Elle remit sa décision d'écrire ou non la date à plus tard, car une troisième question essentielle traversait déjà son esprit.

Ouvriraient-ils ou pas ces enveloppes ?

Ce soir-là, et une partie de la nuit, elle recopia sur de belles feuilles de papier Vélín la même lettre, changeant le prénom du destinataire et l'adresse sur l'enveloppe ; à la fin de chaque feuille, elle se posa la même question de sa signature, de la date et de la lecture de son courrier.

C'était son obsession, sa passion, sa nouvelle folie printanière ; sûrement la dernière...

...

Quand il ouvrit sa boîte aux lettres vers 18 heures, en rentrant du travail, il fut surpris de trouver cette enveloppe orange au milieu des factures. Il attendit d'être confortablement assis dans son canapé en cuir avant de la décacheter méticuleusement. Il sortit la feuille et vit tout de suite qu'elle avait été écrite à la main et non tapée à l'ordinateur. Cela le fit sourire et il se concentra sur les mots en silence. A la fin de la lecture, il s'interrogea :

- Honorerait-il cette belle et si surprenante invitation ?

...

Le lendemain matin, elle se rendit au bureau de poste et acheta des timbres de collection pour embellir la vingtaine d'enveloppes. Elle désirait vraiment que ces lettres soient jolies comme un cadeau et surtout prometteuses. Elle désirait avant tout le succès de sa mission et n'avait plus que ça en tête.

Une excitation enfantine l'avait une fois encore gagnée.

...

Le facteur s'arrêta devant le portail, sortit l'enveloppe verte de sa sacoche et interpella l'homme qui taillait sa haie en criant :

- Le vert est la couleur de l'espérance ! Ça y est ! Vous avez enfin autre chose qu'une facture, vous qui râlez tout le temps à mon passage ! Et jolie avec ça ! Bonne journée !

Puis il redémarrera en riant et en pédalant de toutes ses forces. L'homme appela son fiston et lui dit de poser l'enveloppe sur le guéridon de l'entrée.

...

Elle relut le brouillon de la lettre qu'elle avait envoyée à chacun de ces Messieurs et Mesdames *Inconnu* et sourit, heureuse, rassérénée et persuadée que quelques-uns honorerait son rendez-vous.

...

Quand elle ouvrit sa boîte aux lettres, il n'y avait qu'une enveloppe rose. Une jolie et longue enveloppe qui la fit sourire ; le rose était sa couleur préférée. Elle se demanda qui pouvait bien lui écrire et regretta que l'expéditeur n'ait pas mis son adresse au verso. Elle trouva l'écriture désuète et se souvint de cette ancienne institutrice qui lui avait fait lire son journal intime d'avant-guerre. Elle respira longuement et s'empressa de lire le courrier avec une grande curiosité.

À la fin de sa lecture, elle hocha la tête et se demanda laquelle de ses copines lui faisait cette plaisanterie. Puis elle imagina se rendre en Normandie. Après tout pourquoi ne pas tenter l'aventure proposée !

...

Quand elle alla se coucher, après avoir fait le tour de tous les *Inconnu* des pages blanches elle éprouva une grande satisfaction ; la mission qu'elle s'était fixée était pour l'heure terminée et elle s'endormit d'un sommeil profond.

Le lendemain, elle alla louer la petite salle des fêtes de Pierrepont pour la journée du 28 janvier 2021 ; la secrétaire de mairie lui fit repréciser le jour par politesse, mais, connaissant la très vieille dame, ne fit aucune difficulté et ne demanda pas d'arrhes.

La date était très lointaine et la fameuse Mademoiselle Augustine THIN n'en n'était pas à son coup d'essai, célèbre pour son extravagance dans toute la commune !

Un secret

Martine SANCHEZ

2392 mots

Cécile,

Je n'ai jamais pu accepter ce qui m'arrivait. Je me sentais sale. Alors, je me lavais, je me lavais plusieurs fois par jour. J'éprouvais un tel dégoût. Ensuite, j'ai dû faire face au pire drame qui puisse marquer à tout jamais ce moment-là ! Je n'avais pas choisi. Ni le père ... Ni l'enfant à venir ... Un enfant, oui, un enfant ! L'enfant du malheur. De MON malheur. TOI. Cécile. J'ai tout essayé, l'eau savonneuse, l'eau de javel, et enfin l'aiguille à tricoter de ta grand-mère. En vain. Je sautais. Je courais. Je ne voulais pas que tu existes ! Mais l'invisible devenait palpable, mon ventre enflait et se déformait, et n'avait de cesse de faire avorter mes projets. Je devais nourrir la semence. Je rêvais que mon sang, à la manière d'un poison violent se répande et détruise cet agrégat de cellules qui me rongait de l'intérieur. La grossesse s'est poursuivie jusqu'à ta naissance, tu as broyé mon quotidien et mes ambitions en choisissant la vie.

Ça s'est passé au bord de mer, dans la tiédeur d'un matin d'été. Comme chaque mercredi, je sortais du lit, me dirigeais à pied vers le marché aux fleurs à quelques mètres de la maison. La ville se réveillait, doucement. Dans mon dos, un homme s'est précipité sur moi en sommant de me taire, il m'a bandé les yeux d'un geste vif et déterminé, a saisi mes bras sans que je puisse me libérer et m'a projetée sauvagement au sol, dans une des huttes qui jalonnait la plage. Il m'a immobilisée jusqu'à ce que je cède, résignée. J'ai cru reconnaître sa voix. Il me disait : " Laisse-toi faire, ma douce, laisse-toi faire tout ira bien." J'étais tétanisée. Ce jour-là, il a brisé mes rêves.

Nous étions en mille neuf cent soixante deux. "

Tu apprends la vérité en découvrant cette lettre. Je l'ai laissée volontairement dans le tiroir de la table de nuit sachant que tu la liras le jour où je serai enfin libérée. Je n'ai pu te dire, te raconter. Je n'ai jamais su si l'homme qui t'a élevé a eu vent de ce crime, j'ai gardé le secret, au prix du silence et du ressentiment.

Ma mère est morte, cette nuit. Elle s'est éteinte, seule, dans son lit, tout juste un an après l'accident vasculaire cérébral qui a terrassé mon père.

Huit heures, ce matin, Catherine, son amie et voisine de palier, s'inquiète. Aucune réponse de sa part à son appel téléphonique. Alors, elle sort de chez elle et sonne à sa porte, juste en face de la sienne.

Nadou, Nadou réponds-moi ! appelait-elle en haussant la voix en frappant avec insistance. Aucun bruit, silence total. Elle glisse dans la serrure la clé du trousseau que ma mère lui avait confiée, rentre dans l'appartement, et la découvre avec stupeur dans sa chambre, inanimée.

8 heures 15, mon téléphone sonne. Elle m'apprend d'un ton sec la nouvelle. Je n'avais pas vu ma mère depuis dix ans.

Catherine me dirige jusque dans sa chambre. Je laisse mon cardigan sur le dossier d'un des fauteuils roses. Nadou y avait déposé la veille, sa robe à fleurs, un gilet et des collants. Nadou, c'était son " petit nom ". Je n'ai connu personne la nommer Nadine. Quant à moi, je n'ai jamais pu l'appeler " Maman ".

Les tentures sont tirées et la lampe de chevet encore allumée. Ma mère gît sur son lit, allongée sur le dos. Une bave sanguinolante dégouline de sa bouche, sa tête inclinée vers la droite. Son corps est déjà froid. Je ne ressens aucune émotion. Ni triste, ni joyeuse.

J'avais déjà mis un terme à notre relation. Cette fois c'en est fini. Fini, définitivement.

Catherine scrute chacun de mes gestes. Elle pleure et dit en boucle d'une voix murmurante : " Ce n'est pas possible ... Ce n'est pas possible...". Pour elle, c'est un choc.

Je saisis un mouchoir en papier du paquet traînant sur la table de chevet et essuie la bouche de la défunte.

Catherine doit s'absenter un moment. Elle s'excuse. Je comprends, oui, elle peut me laisser, bien sûr. Je la remercie. Soulagée.

Le calme siège dans la pièce. J'écarte les tentures, entrouvre la fenêtre qui donne sur une cour aux façades grisâtres. Le gazouillis des oiseaux perce le silence.

Je m'assois sur le fauteuil à côté de son lit et m'entends soupirer en pensant à ce qui arrive. Combien de fois, avais-je anticipé ce moment ? Je n'étais dans ces circonstances ni tourmentée ni réjouie d'avance, j'en ressentais une sensation assez étrange.

J'attends. Je ne sais quoi. La chambre est suffisamment grande pour accueillir une armoire normande, un lit à deux places, deux fauteuils et un guéridon sur lequel j'ai déposé mon sac à main. Sur un des murs, le portrait de ma soeur cadette Elsa, les yeux pétillants, affichant un large sourire, la main de ma mère entourant ses épaules, la tête inclinée vers celle de sa petite préférée qui regarde l'objectif.

Je ne sais ce qui pousse ma main à ouvrir le tiroir de la table de nuit. Je découvre une boîte d'antalgiques, quelques stylos, et une enveloppe fermée où est écrit en lettres cursives : " A l'attention de Cécile " . Pourquoi cette lettre ? Surprise, je la saisis, je remarque que mes doigts tremblent. Souvent mes doigts ont tremblé, mais depuis que j'avais pris mes distances, une certaine sérénité en découlait . A ce moment précis, tel un éclair qui gronde, et non sans un certain vertige, je pense détenir une des pièces du puzzle d'un secret familial. Celui qui plâne comme un fantôme, dont les effleurements errent sur les berges de ma conscience comme ce mouvement perpétuel, ondulatoire, de la vague sur le rivage. Il transpire à présent, dans l'encre de ses mots, j'en suis sûre. Qu'allais-je découvrir ? Frissonnante, je sens ma main hésitante déplier le message. Une salve de souvenirs resurgit soudain, je me retrouve au coeur de la tempête familiale.

Ma mère rejetait ma maigreur depuis ma prime enfance.

-Je n'ose plus lui mettre son maillot de bain, que pensent les gens de moi, que je ne la nourris pas ? soufflait-elle à son entourage, sur la plage de la Ciotat.

Elle crachait son venin comme je vomissais sa nourriture :

-Quel foutu caractère ! Toujours dans la provocation ! Je n'ai pas eu de chance avec cette enfant !

Elle s'était persuadée qu'à cinq ans, j'utilisais tout mon arsenal stratégique pour régler mes comptes ? Quels comptes ... ?

Plus tard, je compris que j'étais atteinte d'un mal qui me rongait, un de ces maux de l'âme que le corps médical définit par " anorexie ". En contrôlant mon poids de cette façon, j'avais

le sentiment de maîtriser toutes les autres événements, des plus anodins aux plus difficiles. En ce temps-là, rien n'était anticipé ni calculé, mes agissements se révélaient totalement inconscients. Le jour où je quittai le domicile familial, à mon grand étonnement, mes troubles alimentaires disparurent, je devins une brune séduisante aux yeux des hommes, la mince silhouette aux formes généreuses dont je bénéficiais me satisfaisait.

Plus j'étais gentille avec ma soeur, plus elle m'agressait. Elle me provoquait souvent jusqu'à ce que je sorte de mes gongs. Je me souviens même d'un jour quand nous étions enfant, où elle me balança : " Tu n'es pas ma soeur ... nananère ... tu es une bâtarde ... ! La colère décupla mes forces, je perdais toute maîtrise et lui donnais des coups de plus en plus violents. Je n'avais trouvé que ce moyen pour me défendre. Mes parents me sanctionnaient par la froideur de leur silence et leurs regards restaient indifférents. Leur blâme pouvaient durer de quelques heures à plusieurs jours, ce qui était plus habituel. " La nuit, les sanglots mouillaient mon oreiller parce que je devenais transparente comme l'eau claire. J'en arrivais à préférer recevoir l'aigreur de leurs jurons. Ma haine grandissait. Je devenais l'ombre de moi-même. Insidieusement le travail de sape tissait sa toile.

Ma mère n'avait eu d'yeux que pour ma soeur, les cheveux bouclés, le regard clair des gens du Nord, (mes parents étaient Alsaciens) et la silhouette androgyne. Quant à moi, la peau mate, les yeux marron, je ne ressemblais à personne, ni à mon père, ni à ma mère.

Nadou luttait contre le temps qui passe, elle disait qu'il lui volait sa jeunesse. A l'aube de mes 20 ans, je découvris que je plaisais aux hommes. Ma soeur à peine plus jeune, laissait les garçons plutôt indifférents. Elle était respectueuse, docile, attentionnée, envers ma mère.

Je l'aimais ma petite soeur puis je finis par la détester.

Un soir couchée dans mon lit, je perçus quelques bribes d'une discussion orageuse dont la violence de leurs paroles s'est gravée dans ma chair (je n'ai jamais su ce qui c'était passé ce jour-là) :

-Séparons-nous et je prends Elsa avec moi !

-Pas question, hurlait mon père, c'est avec moi qu'Elsa restera !

Je restais perplexe. Comment pouvaient-ils être aussi infâmes. Non, ils n'étaient pas infâmes, j'étais une enfant terrible ! Ils me punissaient. Mon front perlait de sueur, terrassée par ce que je venais d'entendre.

A partir de ce jour, je m'appliquai à être encore plus désagréable. Teigneuse, comme ils disaient. Je LES détestais, TOUS LES TROIS. Je désobéissais, et d'une voix haut perchée, ma mère s'égosillait, m'accusant d'aggraver son état, qu'elle avait " un pied dans la tombe à cause de moi " et que " je la tuais à petit feu ".

Le temps a semblé long mais a fini par lui donner raison. Elle est morte.

Le téléphone sonne, je sursaute et m'extrais de mes pensées. Je décroche.

- Allo ... ? Allo ... ?

Silence. J'insiste :

- Je suis la fille de Nadou. Qui êtes-vous ?

Une voix étranglée, me répond, je reconnais Catherine :

- J'ai quelque chose à vous avouer, Cécile. Passez me voir.

Je sors de la pièce et me précipite chez elle. La porte est ouverte.

Catherine apparaît. Elle me regarde droit dans les yeux :

- Mon mari était ton père biologique. Tu étais sa fille, à mon grand désespoir, et à celui de Nadou ...

- Vous dites n'importe quoi. C'est impossible !

- Mon époux Paul, était éperdument amoureux de ta mère, ç'aurait été difficile de ne pas s'en apercevoir. Un mercredi, il l'a guettée sachant qu'elle irait au marché aux fleurs, comme chaque semaine ...

Elle marque une pause et reprend :

- Il suffisait de lire dans ses yeux la fascination qu'il avait pour ta mère quand on la croisait à l'épicerie. Elle était très jolie et rayonnait. Les heures suivantes il ne parlait plus, et le temps passant, il s'étiolait. Je ne le reconnaissais plus. Je n'ai pu supporter de le voir si malheureux. Je me suis arrangée pour fréquenter tes parents. On s'est liés d'amitié. Nous nous sommes installés sur le même palier, le jour où l'appartement d'en face du leur, s'est libéré. L'homme qui t'élevait était ravi. Ta mère était heureuse de se faire une amie. Ils étaient arrivés de Bretagne pour rejoindre le Sud depuis peu. Jusqu'au matin où il t'a suivi sur la plage ... il

voulait juste passer un moment avec toi, discuter. Il m'a dit qu'il avait basculé dans un moment de folie, incapable de contrôler sa part d'ombre. Il a commis l'irréparable. " Je pars boire mon café au bar " , m'avait-il dit comme chaque matin. J'avais croisé ensuite la pauvre victime, les cheveux en bataille, ta mère pleurait comme une enfant et essuya ses larmes quand elle m'aperçut. Nadou l'avait mordu au poignet, il en avait gardé la marque un certain temps. J'ai très vite compris en recoupant les faits qu'il avait dû se passer quelque chose, ce n'était pas difficile! Mon mari a fini par avouer, il me disait regretter son acte. Je l'ai protégé. Nadou n'a jamais porté plainte. J'ai dû garder le secret jusqu'à la mort de Paul. Que Dieu ait son âme et qu'il repose en paix !

Les mois qui ont suivi, un cancer de la gorge a emporté Paul. J'ai souvent pensé que l'homme qui t'élevait, soupçonnait que tu n'étais pas de lui, tellement tu étais différente.

- Mais je l'aimais tant, tu comprends, ÇA ? J'aurais donné ma vie pour lui !

Soudain les larmes jaillissent sur ses joues blêmes, elle s'écroule sur le sol, s'accroche à mes jambes, et me supplie :

-Pardonne-moi ! Pardonne-moi !

Décontenancée, mon corps tremble comme un voile qui ondule dans un courant d'air. J'ai envie de hurler mais aucun mot ne sort de ma bouche. Je résiste pour ne pas m'écrouler.

Dévastée, je tourne les talons et m'empresse de rejoindre la défunte. Je la dévisage. Ce qui n'était qu'une nébuleuse s'éclaircit à présent et laisse entrevoir les blessures d'une femme brisée, dont le secret suinte dans ma chair depuis toujours. Au fond, je me doutais. Je savais. Mes cellules savaient. Même ma soeur l'avait avoué, sans se douter que sa parole avait été dictée par l'inconscient de ma mère. Je n'étais pas la fille légitime de mon père, ni même celle de ma mère car elle me détestait. J'étais celle qui avait bousculé son existence. Elle avait souffert, elle aussi. Ce qu'elle n'avait pu me révéler était dans cette lettre, elle n'avait pu se libérer des chaînes du passé.

Que de non-dits ! Ces femmes prisonnières d'un secret, couvrant la noirceur d'un acte crapuleux, se taisant pour ne pas faire de vagues. Moi, j'ai grandi dans un océan de " Pourquoi ". " Pourquoi ils me détestaient ? Pourquoi j'étais brune? Pourquoi ... ? Pourquoi ... ? "

Ma mère s'était enfermée dans son mutisme. Elle savait que sa parole aurait été réprimée par les hommes en uniforme, en portant plainte. Elle n'avait pas d'autres choix que de se taire. Le poids du silence avait écrasé toute notre famille. Je suffoque. Il faut que je sorte de là. Que je prenne l'air !

Je me dirige vers la sortie de l'appartement.

Je pense à Nadou, ma génitrice, qui n'avait comme rempart pour se protéger qu'un sentiment de rejet et d'agressivité à mon égard . La peur de dire, de dénoncer, la honte, la colère, la culpabilité peut-être de ne rien avoir vu arriver d'un crime dont elle n'était pour rien, ces émotions avaient dû la tourmenter, tous les jours ? Souvent ? Trop souvent ? Faire comme si rien ne s'était passé. Je suis comme assommée par le poids des mensonges et des secrets, abasourdie, sidérée.

Il faudra du temps pour que les plaies se cicatrisent.

Il faudra du temps pour que le silence des femmes victimes, ne trahisse plus jamais les blessures indélébiles, des violences sexuelles qu'elles ont subies .

LE COURRIER DE JEANNE

Stéphanie FRIGERI

(2498 mots)

Avignon, 06 juillet 1978

Gabi,

Je n'y arriverai pas. Je ne veux pas perdre la paix que j'ai eu tant de mal à trouver.

Mes démons finiront par me rattraper. Je ne supporterai pas un nouvel échec.

Pour garder la sérénité dont j'ai tant besoin, je n'ai comme seul choix que celui de ne te laisser aucune place dans mon existence.

Dans ton bouquet pourtant si joliment déposé, je n'ai réussi à imaginer autre chose que la chute du bonheur en même temps que celle des pétales.

Pardonne-moi de ne pas avoir la force d'y croire. Je ne veux plus jamais souffrir.

Reprenons chacun notre route et laissons se refermer définitivement les portes de notre histoire sur ce qui ne peut être.

Jeanne

1^{er} mai 1978

J'ai croisé un homme charmant sur les bords de la Garonne. Il m'a souri. Ça m'a fait quelque chose de doux et épicé à la fois, là, dans le ventre.

06 mai

Installée sous le soleil encore chaud de cette fin d'après-midi, alors que je viens de commander un café...

- Bordeaux, c'est chez vous ?
- Non !
- Je peux m'asseoir ?
- Oui... Et vous ?
- Quoi moi ?
- C'est chez vous Bordeaux ? Je vous y ai déjà croisé.
- Je m'en souviens. Plein de gens se croisent et ne se revoient jamais.
Considérez que vous avez beaucoup de chance, je ne suis ici que pour quelques semaines.
- Considérez que vous en avez aussi, je pars dimanche.

Nous avons discuté. Longtemps. Une parenthèse enchantée.

- Vous ne mangez pas votre carré de chocolat ?
- Je ne l'aime pas.
- Lequel aimez-vous ?
- Le chocolat noir. Lindt au piment.
- Connais pas...

Avant de partir, il m'a baisé la main et ça m'a troublée. Puis il y a glissé un papier, comme un billet doux, et moi j'ai trouvé ça tellement romantique. Mais je n'ai rien dit.

07 mai

Je l'ai déplié dans le train qui me ramenait chez moi : *Gabriel Martinez, 5 impasse Victor Hugo, 33000 Bordeaux. tel : 56-38-22*

16 mai

Ce matin, lui envoyer une tablette de chocolat au piment m'a semblé être une évidence. J'ai écrit mon adresse au dos d'une enveloppe. *Jeanne Berger, 12 rue du ruisseau, 84000 Avignon* puis ces trois mots sur une carte : "*Ne résistez pas*".

En ouvrant ma porte pour aller attendre Hélène sur bord du chemin, j'ai trouvé, posé là, un bouquet de pivoines. "*Je ne parviens pas à cesser de t'aimer. Gabi*".

Mon cœur a chaviré. Renoncer à Abigaël est la décision la plus cruelle que j'ai prise dans ma vie.

J'ai déposé ses fleurs dans un vase, sur la margelle du puits.

Hélène est arrivée, j'ai respiré profondément et lui ai donné l'enveloppe.

22 mai

Bordeaux 19/05/78

Jeanne,

J'ai aimé le chocolat, mais par-dessus tout j'ai aimé que vous pensiez à moi. Je pense à vous aussi. Vous êtes une personne aimable. Au sens littéral du terme.
Gabriel

Mes mains se sont mises à trembler. J'ai allumé une cigarette et composé son numéro de téléphone. En même temps que ça sonnait dans le combiné, ça cognait dans mes tempes.

- Allô !
- C'est vous ?
- Oui. Enfin, je crois !
- C'est dingue...
- Dommage ! Je pensais que c'était Jeanne.

- ...
- Je n'ai pas beaucoup de temps Jeanne, je pars travailler.
- C'est quoi votre travail ?
- J'enseigne les Lettres à l'Université de Bordeaux, pour quelques semaines encore.
- Si je m'adresse à vous en disant Professeur, ça ira ?
- Si vous voulez. Ecrivez-moi.
- Je sélectionne mes lecteurs. Pour être sûre d'être comprise.
- Suis-je sélectionnable ?
- Je crois.
- Alors écrivez-moi.
- J'ai des enveloppes déjà affranchies, c'est une manie... Je colle les timbres à l'avance, et quand mon courrier est prêt, je le donne à Hélène.
- Qui est Hélène ?
- Le facteur.
- Drôle de prénom pour un facteur !
- Je n'aime pas le mot factrice. Il y a des mots qui perdent leur beauté au féminin... Hélène regarde toujours à qui j'écris ; par habitude plus que par curiosité je crois. Alors je lui raconte un peu ma vie. Elle sera notre messenger.
- Je vous laisse et vous embrasse.

En raccrochant, je me suis sentie idiote. Mais une idiote qui n'était pas moins que la reine du monde.

25 mai

Avignon, 25 mai 1978

Cher Professeur,

J'ai attendu la nuit. C'est un moment propice à l'écriture. Je vous envoie quelques-uns de mes poèmes. Ils ne concernent que moi, m'aident à laisser dehors ce qui me blesse ou me dérange ou me rend triste. Bref. Puisqu'au fond ils me sont plus utiles à moi qu'agréables à ceux qui les lisent, je vous demande un peu d'indulgence... Cependant, je ne serais pas tout à fait honnête si je n'ajoutais pas que je les aime.

Jeanne

1^{er} juin

- Bonjour Jeanne ! J'espère que cette lettre embellira votre journée !
- Merci beaucoup Hélène !

Bordeaux 30/05/78

Petite Jeanne,

Si je dis j'ai aimé, est-ce suffisant ou passerai-je pour un cerveau mono-neuronal ? Je ne les ai lus qu'une fois et ils méritent beaucoup plus d'égards car ils sont beaux et je vous félicite ; je vous donnerai mes impressions après les avoir relus. Vous êtes une artiste. Je le suis moi-même un peu aussi. Je joue du violoncelle à mes heures perdues.

Quelle douceur cette soirée passée à vous lire. Que chaque instant soit pour vous un chapelet de petits bonheurs. Parlez-moi de vous.

Gabriel

07 juin

Avignon, 07 juin 1978

Cher Professeur,

Vous parler de moi ? Je m'évertue à donner un sens à mon existence. Quand viendra mon heure, je veux emporter avec moi le souvenir d'une vie que je n'aurai pas le regret de quitter. Je veux me délester des "si" capables de ternir mon départ.

Je n'ai pas toujours fait les bons choix, mais je crois qu'ils me ressemblaient. J'aurais du aimer sans m'attacher. Pour ne pas souffrir, pour ne pas abîmer mes souvenirs, et pour aimer encore sans avoir le sentiment de trahir. Mais je n'ai pas su faire ça. J'ai aimé, j'ai souffert, je suis partie, cherchant l'apaisement dans la solitude. Je me suis apaisée, puis j'ai recommencé.

Jusqu'à l'arrivée d'un homme avec lequel j'ai connu le Paradis en même temps que l'Enfer. La passion devait gouverner mes sens, parce que sans la douleur qu'elle génère, je n'avais pas le sentiment d'exister.

Un jour, j'ai décidé qu'il fallait que ça s'arrête. J'ai cru mourir lorsque je l'ai quitté. Finalement j'ai survécu. J'ai posé mes bagages, regardé derrière moi le chemin parcouru, et j'ai su que je n'aurais plus la force de recommencer.

Je me suis habituée à une vie tranquille, sans embûche et sans chagrin, savourant la quiétude des lendemains que mon cœur affaibli me remercie encore chaque jour de ne plus mettre à l'épreuve. Mais en même temps que mes réveils retrouvaient leur sérénité, je songeais que l'étincelle qui faisait de moi ce que je suis vraiment s'était éteinte. J'ai fouillé dans ma mémoire afin d'y retrouver ce sentiment indescriptible qui vous arrache une larme impossible à retenir tant l'amour est puissant. Je n'y suis jamais parvenue.

Et vous êtes arrivé... Je ne sais ce qui, dans notre rencontre, a ravivé cette petite étincelle dans les profondeurs les plus inaccessibles de mon être. Mais c'est ainsi.

Entrez dans ma vie, parlez-moi, amusez-moi, faites-moi la cour.

Etes-vous un ange ? Les anges restent-ils ? Resterez-vous ?

Je vous embrasse.

Jeanne

22 juin

Bordeaux 19/06/78

Jeanne,

Nous ne nous sommes pas insensibles. Il y a de la séduction entre nous c'est un début. De quoi je ne sais pas, il faut se laisser du temps. Nous avons manifestement assez vécu pour ne pas oublier de nous préserver.

Ne précipitez rien ; je ne veux pas risquer de vous rendre triste. Vous êtes séduite alors que vous ne savez rien de moi. Je ne veux rien que je ne mérite réellement.

Je m'appelle Gabriel. Appelez-moi par mon prénom.

Commencez par le début s'il vous plaît.

56-38-22

- Allô !
- Gabriel ?
- Je suis là. Les yeux grand ouverts pour mieux vous entendre.
- Vous ne dormiez pas ?
- Je ne dors jamais profondément pour ne pas être surpris par les bêtes sauvages qui hantent l'orée de mes nuits.
- Quelles bêtes sauvages ?

- Petite Jeanne, n'espérez pas déjà tout savoir. Il faut du temps pour se découvrir.
- Je veux savoir quelles sont ces bêtes sauvages.
- Vous voulez ? Donnez-vous des ordres ?
- Non je n'en donne pas. Je parle comme ça. Votre lettre m'a retournée.
- Retournée ??
- Vous avez reculé, vous avez mis un temps infini à me répondre. Pourquoi ça ne vous vient pas à l'esprit de me demander mon numéro de téléphone ?
- De quoi avez-vous peur ?
- Je n'ai peur de rien ! Vous êtes professeur de Lettres, vous ne pouvez pas tricher avec les mots. On ne dit pas "*Vous êtes aimable au sens littéral du terme, j'ai aimé que vous pensiez à moi et je pense à vous aussi*" si on ne se sent qu'au stade incertain d'une simple séduction. Je lis ce que vous écrivez et je ne me demande pas si c'est bien le sens que vouliez donner à votre lettre !
- Ne montez pas la voix. J'ai été touché par votre geste et c'était une façon gentille de vous dire que je l'ai trouvé appréciable !
- Appréciable ?? "*Merci, j'ai apprécié votre geste*" aurait suffi dans ce cas !
- Il est tard ; je crois que vous devriez aller dormir Jeanne.
- Mais je n'ai pas envie d'aller dormir !
- Je vous sens fragilisée et vulnérable.
- Je ne suis pas fragilisée ! Je suis blessée par vos erreurs de langage !
- Arrêtez, je n'aime pas la tournure que prend cette soirée. Bonne nuit.

26 juin

Avignon, 26 juin 1978

Gabriel,

Je vous ai menti... J'ai peur du noir, j'ai peur de ce que j'induis parfois sans m'en rendre compte, j'ai peur de sombrer encore, j'ai peur de ne pas correspondre à ce qu'on attend de moi, j'ai peur de ne pas être comprise, et j'ai la phobie des enveloppes vierges... Etes-vous déçu ?

Je vous embrasse et espère de vos nouvelles.

Jeanne

06 juillet 1978

Bordeaux 03/07/78

Petite Jeanne,

Vous êtes parfaite. Toutes ces petites peurs qui donnent envie de vous protéger, c'est tellement féminin. Venez me rejoindre avant que je quitte Bordeaux. J'aimerais vous revoir où nous nous sommes rencontrés. Je vous en dirai plus sur mon départ. Je ne vous ai pas demandé votre numéro de téléphone parce que j'aime attendre vos lettres. Pardonnez-moi si je vous ai blessée. Je me défends de succomber trop vite à de tels sentiments. Mais quelque chose de plus fort que moi gouverne mes sens.

J'ai besoin de te revoir, j'ai besoin de te sentir, de te toucher. Tu as semé le trouble dans ma tête et mon cœur. Je me surprends à penser à des lendemains chargés de promesses, mais il faut nous revoir. Prends le temps de me répondre, ne précipite rien. J'attends ta lettre ; je vous attends Jeanne et dépose à vos pieds un bouquet de ce qu'il vous plaira.

Gabriel

Transportée de bonheur, je m'assois à mon bureau, dans ma chambre ; je prends une enveloppe sur laquelle j'écris l'adresse de Gabriel.

"Prends le temps de me répondre." Un frisson mêlé de désir parcourt mon être, exalté par ce tutoiement qui nous rapproche et me chavire. Je retourne l'enveloppe pour y inscrire mes nom et adresse ; je prends ma tête entre mes mains pour contenir un instant ce trop plein d'émotions. Il a raison. Je vais attendre quelques jours avant de lui répondre.

On sonne à ma porte... C'est Abigaël !

Il me prend dans ses bras et je m'y blottis malgré moi, ne pouvant retenir une larme de désespoir.

- Tu as gardé mes fleurs Princesse !
- Abigaël !
- Rentre avec moi Jeanne...
- Je ne reviendrai pas Gabi ! Ma vie est une interminable convalescence. Je veux guérir de toi. Va-t-en s'il te plaît, va-t-en Gabi...

Je le regarde s'éloigner. Je crois mourir encore une fois. Mes paroles ne l'ont jamais convaincu. Ai-je su être convaincante ? Lui écrire une lettre sans appel anéantira ses espoirs et m'affranchira du joug de notre passé.

Je m'installe à la table basse du salon et m'assois par terre. Sur une enveloppe déjà timbrée, j'inscris son adresse : *Abigaël Pelletier, 2 place des tilleuls 84700 Sorgues.* Et au dos, comme d'habitude, la mienne.

J'allume une cigarette en songeant à Gabriel et reprends peu à peu mes esprits. Les mots viennent enfin noircir ma feuille blanche. Une fois la lettre achevée, je la dépose sur ma table de nuit pour la relire ce soir, avant de m'endormir.

07 juillet

- Hélène !
- Je suis pressée Jeanne !
- Attendez-moi, j'en ai pour une minute !

Je me précipite vers la table de nuit, saisis la lettre d'Abigaël plusieurs fois relue hier soir, cours à mon bureau, la glisse dans l'enveloppe que je ferme, sors et la tends à Hélène.

Elle la regarde, me sourit et reprend sa tournée.

12 juillet

La nuit est pleine de douceur et de poésie, je me sens libre. Il est temps d'écrire à Gabriel que je viens le retrouver à Bordeaux. J'entre dans ma chambre, m'approche de mon bureau pour y prendre l'enveloppe laissée là quelques jours plus tôt.

Elle n'y est pas. Je suis pourtant sûre... Oh non, non, non ! ...le sourire d'Hélène ! Je cours à la table du salon, m'empare de l'enveloppe posée dessus ; les battements de mon cœur se déchaînent au moment où je lis : *Abigaël Pelletier, 2 place des tilleuls 84700 Sorgues.*

56-38-22...

56-38-22...

Epilogue

Bordeaux 12/07/78

Jeanne,

C'est de Bordeaux que je tiens à répondre à votre si désarmante lettre. Je quitte aujourd'hui cette ville où j'espérais vous retrouver, préférant anticiper de quelques jours mon départ puisque plus rien ne m'y retient.

Vous séduire m'a procuré tant de bonheur que je pensais enfin pouvoir reconstruire le mien. J'ai aimé nos échanges complexes ou légers, j'ai bu vos paroles et relu cent fois vos lettres, j'ai adoré vous faire la cour, j'ai brûlé de vous désirer. Vous n'avez su saisir cette main tendue par le destin et je crains que notre histoire n'ait été avortée par vos démons bien plus que par vous-même.

Vous avez sans doute interprété l'emploi du tutoiement dans ma dernière lettre comme un excès de familiarité, et du même coup m'avez affublé d'un surnom qu'au demeurant je déteste.

Puisque vos peurs ont eu raison de nous, je capitule tristement et vous offre ces quelques mots empruntés à Barbara :

"Je reprendrai ma route, le monde m'émerveille, j'irai me réchauffer à un autre soleil..."

Gabriel